

Direction générale des postes télégraphes et téléphones

UNE PROMENADE AVEC LES PTT DANS LE VAL D'HERENS

1957

Texte grand A6 agrandi en A4

Berne
1957

Introduction

Ces dernières années, nous avons eu l'occasion par deux fois de nous promener dans le Val d'Hérens. Itinéraires classiques. Pour le premier simple balade à Evolène après être monté en voiture en cette petite agglomération mythique. C'était en plein covid et ici les gens ne voulaient d'aucune manière porter le masque. Simple visite de la localité où néanmoins nous avons dormi. Pour le second, montée en car jusqu'à Arolla, descente sur le Lac Bleu par des chemins relativement difficiles, puis sur les Haudères où nous avons dormi. De là, le lendemain, par La Forclaz et les hauts, retour à Evolène puis visite au petit hameau exceptionnel de Lana, grimpée dans les étages supérieurs et retour à Evolène.

Lors du premier rendez-vous avec cette vallée hors du commun, elle le doit sans doute de la présence presque permanente en toutes marches de la Dent Blanche, nous avons pu visiter le musée d'Evolène fort intéressant.

Au retour de la seconde de ces expéditions, tant l'endroit nous avait plu, il nous était venu de composer une sorte d'étude en quatre chants, soit tout autant de brochures déjà de belle importance. Pour ces contenus nous avons invité entr'autres personnages célèbres Toepffer qui visita la vallée avec ses élèves au XIXe siècle, et Tissot qui avait parlé d'Evolène avec beaucoup d'à propos quelques décennies plus tard. Quant à son ascension de la Dent Blanche, évoquée elle aussi, elle nous avait laissé un peu dubitatif, sans que néanmoins l'on ne mette pas de côté ce gros morceau de bravoure.

Ces quatre brochures, avec un tirage limité à 5 chacune, présentaient un ensemble à notre avis digne d'un certain intérêt. Nous en avons offert un lot au Musée d'Evolène qui ne nous en accusa jamais réception. Suite à un petit mot de notre part pour nous enquérir que le lot avait réellement été reçu, on ne put que nous répondre que les dites brochures avaient été perdues !

Voilà donc le musée privé d'un document qui vaut tout de même son pesant de fromage à raclette ! Et surtout nous nous trouvons en présence d'une légèreté confondante, une telle capable de vous faire abandonner toute tentative désormais de rendre service à des institutions qui ne vous accordent aucune attention.

Nos largesses, en ce sens, sont bien près de se tarir. Ce qui ne nous empêche pas d'aimer toujours autant, mais de loin, puisque nous n'y sommes pas encore retourné, ce site exceptionnel. Ce qui fait que ce sera une grâce que de pouvoir à nouveau retrouver ce vallon et sa belle Dent Blanche que nous avons toujours dans l'œil, omniprésente, tout comme pour nous autre Combier la Dent de Vaillion.

Ainsi le Jura fait-il un clin d'œil aux Alpes. Ainsi aussi nous passerons outre à ces petites déceptions qui nous ramènent à cette extrême modestie qu'il nous faut bien accepter.

Les Charbonnières, en septembre 2023 :

David Lugrin

POSTES ALPESTRES SUISSES



C. MENGE

VAL D'ANNIVIERS

SIERRE - AYER * SIERRE - ST-LUC

SIERRE - GRIMENTZ - MOIRY

AYER - ZINAL

VAL D'HÉRENS

SION - LES HAUDÈRES (-AROLLA)

PTT BERNE

VAL D'ANNIVIERS

Sierre-Ayer Sierre-St-Luc

Sierre-Grimentz-Moiry

Ayer-Zinal

VAL D'HÉRENS

Sion-Les Haudères (-Arolla)

EDITÉ PAR LA DIRECTION GÉNÉRALE
DES POSTES, TÉLÉGRAPHES ET TÉLÉPHONES - BERNE 1957

CE QUE L'ON VOIT PAR LES VITRES DU CAR

Le premier coup d'œil vraiment charmé, le voyageur du car postal en partance pour le Val d'Hérens c'est sur Valère qu'il le jette. Tandis que, de la poste de Sion, il se dirige vers le Rhône, il ne peut se lasser d'admirer l'église grise debout sur son socle de rocher, à 100 m au-dessus de la plaine, si belle, si simple, si élégante qu'on emporte avec soi cette image d'une rare perfection.

Du reste, elle n'est point jalouse du plaisir qu'elle dispense et ne se presse pas de disparaître. Le car se rapproche du rocher qui la porte tout en se dirigeant vers le fleuve, et le sanctuaire semble grandir, toujours plus merveilleux dans l'isolement où il se tient. Puis, on coude à droite ; le pont enjambe les belles eaux vertes ou blondes, suivant les saisons, et l'on tourne le dos, un moment, à la ville. Un moment à peine, car la route, maintenant, monte vers Vex à flanc de coteau et le spectacle est de nouveau sous nos yeux de la collégiale souveraine.

Le car, tandis que nous nous penchions vers la plaine, continue de grimper. Il revient sur lui-même et nous permet de découvrir Sion tout entière, étalée au pied des collines, belle sous ses toits bleus, descendant du coteau vigneron vers les vergers, atteignant le fleuve, passant même le fleuve, et chauffant au brûlant soleil ses vieilles demeures que ceinturent maintenant une foule de constructions nouvelles. Des remparts médiévaux, la cité essaima dans toutes les directions. Vue d'ici, la capitale deux fois millénaire paraît jeune tant elle s'est développée cette dernière décennie. Mais le moment est venu de regarder vers ailleurs.

En effet, la route, une fois encore, l'avant-dernière, tourne sur elle-même. Nous roulons de nouveau vers l'est avant de mettre le cap résolument vers le sud. Et d'un coup d'œil, nous embrassons la grandiose vallée du Rhône, l'immense éventail du coteau de la rive droite, ses vignes qui montent de muraille en muraille jusqu'aux premiers villages, ses vergers, ses forêts, la chaîne bernoise qui frange le ciel. Vastes perspectives qui s'ouvrent jusqu'au faite en dent de scie du Bietschhorn.

Et nous voilà dans la forêt, une jolie forêt de pins à l'écorce rousse, mêlés des premiers sapins. Dans le silence des bois, nous gagnons l'épaulement de la vallée.

C'est un cri de surprise qui s'échappe, souvent, de la bouche des voyageurs, quand ils découvrent brusquement le Val d'Hérens. Ils s'élevaient dans les taillis et les bois et tout à coup, ils débouchent en pleine lumière. Et tout à coup, la vallée profonde est devant eux, belle, immense vaisseau creusé au flanc des montagnes, butant de la proue contre la pyramide étincelante de la Dent Blanche. Un cri de surprise qui est en même temps un cri d'admiration.

Tout vous est donné à la fois. On ne sait plus où regarder, tant de merveilles vous sollicitent. Il y aurait d'abord, presque au bord de la route, la vieille église de Vex, solitaire au-dessus des précipices, et si charmante dans sa solitude, au milieu des petites croix du cimetière, que l'on voudrait bien s'arrêter et lui faire une visite. C'est probablement la plus ancienne église de la contrée. Mais le car roule à bonne allure vers le Midi. Voici le village de Vex, bien blotti dans un pli de la pente, douillettement entouré de vergers qui le couronnent de leur abondance. Au-dessus de lui, on découvre les clairières des Mayens-de-Sion, les jolis chalets où les Sédunois passent les semaines brûlantes de l'été.

La route a cessé de monter ; ou si elle monte, c'est à peine. Elle ondule tout à son aise sur les plis de la côte, jouant avec des dépôts de moraines, s'ombrant de vernes, effleurant les champs et les prés, jetant ses ponts sur les petits torrents.

Le spectacle, ici, est à notre gauche. Le regard plonge jusqu'à la rivière, jusqu'à cette Borgne où jaillissent des sources d'eau chaude, et remonte. Il y a d'abord une coupure de deux ou trois cents mètres de rochers où, çà et là, cascadedes ruisseaux. Puis des prés, des champs, des forêts, ces belles forêts de mélèzes, si légères, si aériennes qu'on éprouve toujours l'envie de s'y promener. Puis enfin, les villages, ces villages secs et noirs de la rive droite, si brûlés de soleil depuis des siècles qu'ils ressemblent à de beaux pains de seigle ayant prolongé quelque peu leur séjour au four banal.

Nous avons découvert Nax, sur son rocher, en entrant dans la vallée, en face de nous, et maintenant nous regardons Vernamiège, là-haut, entre les champs de seigle et les prés, devant la forêt. La forêt sépare Vernamiège de Mase, bien étalé sur sa côte, ample village que protège l'église blanche. Qu'il ferait bon vivre, se dit-on, dans ces lieux paisibles, si ensoleillés qu'on voit les arbres fruitiers monter en touffes jusqu'au delà des maisons. Et nous, toujours sur notre rive gauche, assis dans notre salon roulant, nous regardons toujours vers ces rives lumineuses qui nous font face, vers ces villages qui nous dominent. Voici Suen, au nom brusque et étrange, serré sur sa colline, si serré que toutes ses maisons semblent ne former qu'une maison, dont le clocher de la chapelle serait la cheminée. Village presque noir, suspendu au-dessus de la pente, et si vieux, sans doute, qu'il ne sait plus quand il est né.

Nous allons dans notre car et nous regardons maintenant, toujours à notre gauche, le village de Saint-Martin. Il a placé ses chalets et ses granges le long de la route, de part et d'autre de la route, et il est collé à la pente, agrippé à la pente, comme un rucher. L'église est au bout des maisons, blanche après les chalets sombres, grain d'argent à un chapelet de bois. Et tout à coup, nous cessons de regarder là-haut parce que le spectacle est de nouveau de notre côté.

Nous venons de passer la Dixence, affluent de la Borgne, et nous découvrons tout à coup les célèbres Pyramides.

L'Égypte a les siennes, sans doute, mais elles sont à peine plus célèbres que celles-ci. Qui ne les a pas admirées dans son manuel de géographie ? Elles sont reproduites partout, ces crêtes de coq que la moraine a suscitées dans ces landes sauvages, que la pluie et la neige, au long des siècles, ont taillées en pleine pâte comme si elles s'étaient amusées à fabriquer des jouets. Là, elles ont mis une calotte de pierre, un vieux bonnet de caillou qui demeure en équilibre, depuis des milliers d'années, à la pointe d'une flèche. Ailleurs, le bonnet est tombé, non qu'un artilleur imbécile, comme on le raconte, l'ait pris pour cible (d'où aurait-il pu le faire ?) mais parce que le support, à force de s'aiguiser, a lâché. La frange dure comme du béton est restée, néanmoins. Pour passer, la route a dû creu-



La Forclaz (Val d'Hérens)

ser son tunnel, forer son trou de taupe. Au-dessus d'elle, la moraine a tenu bon et les Pyramides, haute flamme, frange pétrée, demeurent bien droites dans le ravin solitaire dont elles sont comme un mystérieux ornement.

Et voici le hameau, Euseigne, presque neuf car un incendie le ravagea, vers la fin de la première grande guerre, et l'architecte qui le reconstruisit le coiffa de tuiles rouges. La route le coupe en son milieu et file, toujours sur la courbe de niveau, s'engageant de nouveau, face à Saint-Martin, dans une région assez sauvage que domine le hameau de la Crettaz, le bien nommé.

La Lulette ! Quel joli nom léger pour ces quelques maisons adossées à la pente, devant une immense forêt de sapins qui descend jusqu'à la rivière. Ce fond de vallée, l'hiver, pendant quelques jours, est privé de soleil. C'est pourquoi Ramuz, sous le nom de Saint-Martin-d'en-Haut, a peint La Lulette dans *Si le Soleil ne revenait pas...*

Un pont, le Pont Noir, franchit la Borgne ; nous passons sur la rive droite, plus ensoleillée, traversons Praz-Jean que dominent des pentes dénudées où demeurent accrochés les baraquements d'une mine de plomb argentifère qui eut sa chance au cours de la première grande guerre. La vallée, une seconde fois, se resserre.

L'entrée d'Evolène est gardée par une ravissante chapelle, la *Chapelle de la Garde* qui s'élève un peu au-dessus de la route, au bord d'un sentier qui conduit à Saint-Martin. Cette chapelle, avec son porche à colonnades, est l'une des plus typiques de la vallée, voire du Valais.

Et tout à coup, le paysage change ; il était sauvage, grandiose de solitude et de parois de rochers : le voici doux et riant, ouvert à la lumière, composé de prairies à peine inclinées : c'est le plateau d'Evolène.

Toute la vallée est faite de ces contrastes. Dans le défilé de la Garde, le voyageur pouvait penser qu'il ne verrait jamais plus la douceur des prairies. Or, rien n'est plus accueillant que la grande clairière qui, sur près de cinq kilomètres, se relève jusqu'aux Haudères.

Jusqu'à l'heure où le tourisme, vers 1860, pénétra dans ces solitudes, Evolène n'était qu'un village comme les autres, un entassement de chalets noirs le long d'un chemin. Avec les touristes, s'implantèrent les hôtels, grandes maisons de pierre au milieu des maisons de bois. Deux vies dès lors se côtoyèrent, celle des indigènes, qui n'a pas beaucoup changé, celle des « estivants » qui, dès le mois de juin, accourent par centaines. L'été, les deux modes d'existence se frôlent, se compènetrent. Vient l'automne. Un à un, les hôtels ferment leurs portes ; les « étrangers » désertent ces lieux qui retombent dans leur tranquillité séculaire. Evolène n'est plus, pendant les trois quarts de l'année, qu'un village paysan de la montagne, comme les autres.

Qu'elles sont belles, les filles d'Evolène, dans leurs atours de fête ! Fraîches, elles vont à la messe comme des princesses à l'opéra. On admire leur finesse, leur élégance instinctive. Elles ont une grâce délicate qui ne manque jamais de séduire.

Mais le car reprend sa course jusqu'aux Haudères, entre les prés. Ravissante promenade ! Sur la gauche, on se montre le délicieux hameau de Lannaz dont la chapelle à colonnades attire les promeneurs ; sur la droite, on devine les petits chemins qui conduisent aux villages d'en haut... Au-dessus des parois de rochers, en effet, se trouvent Villa, La Sage, La Forclaz. Plus haut, les Mayens. Plus haut encore, les cols dont l'un, celui de Torrent, permet de gagner le Val d'Anniviers.

Et nous voici à la Tour, nous voici, deux minutes plus tard, aux Haudères. La route ne va pas plus loin ; d'ici, vers Ferpècle et vers Arolla, jusqu'à hier, on allait à pied. Les grands travaux qui s'exécutent au fond des deux vallées ont réclamé la jeep, ce mulet motorisé du Valaisan moderne. Le car, lui, fait demi-tour. Il va rejoindre sa base par la route que nous venons de suivre.

Les Haudères sont au pied d'une couronne prestigieuse de cimes dont la plus illustre et la plus belle est la Dent Blanche. La Dent Blanche est vraiment la reine de cette vallée d'Hérens qu'elle domine du haut de sa formidable pyramide. Mais quand on lève les yeux, on aperçoit la masse noire des Veisivi ; la chaîne se prolonge vers l'Aiguille aérienne de la Za... Dès



Les Haudères avec la Dent Blanche

que l'on monte un peu sur les flancs de la vallée, on découvre l'arête luisante de la Dent d'Hérens, l'éventail du Pigne d'Arolla, le cône tronqué du Mont-Collon... Autant d'ascensions proposées aux alpinistes qui ont fait d'Arolla l'un des centres les plus attachants de ralliement.

Au retour vers Sion, et avant d'arriver à Praz-Jean, choisissons de descendre par la rive droite. D'un coup d'épaule, le car nous fait grimper à Saint-Martin, en passant par le hameau de Liez, très exactement juché sur sa colline. Eison, Trogne, à notre droite, sont perchés très haut, en bordure des mayens ; voici Saint-Martin, enraciné dans cette pente brûlante dont les chemins sont bordés d'absinthe et de thym. Nulle part le Valais n'est plus sec ni plus chaud que sur ces côtes de feu où les étés flambent comme des torches. Beau pays brûlé, dans la rigueur de ses murailles de pierres sèches, l'éclat rouge de ses pavots, la lumière intense de son ciel. Très différent d'Evolène, Saint-Martin évoque davantage une Provence aux lignes implacables. Au-dessus du village, on devine les forêts claires de mélèzes, si gaies dans leur légèreté.

Nous regardons maintenant d'en haut la route que nous suivions à la montée ; nous nous amusons de ses lacets, nous nous étonnons de son audace. Voici de nouveau les Pyramides, mais lointaines ; et voici, à notre hauteur, mais sur l'autre rive, Hérémente, gros village noir sur la pente, Cerise, Mâche... La large vallée nous sépare. Comme on comprend que les légendes aient créé ces personnages fabuleux qui, d'un coup d'aile, se portaient d'ici jusque là-bas...

Et nous descendons. Voici Suen, que nous voyions d'en bas, voici Mase, admirable sur son versant exposé à la lumière du sud... Pour Vernamiège et Nax, il faut remonter un peu. Nax occupe, sur l'éperon de la vallée du Rhône, au tournant qui joint le Val d'Hérens à la vallée du Rhône, une position identique à la position qu'occupe Vercorin. Belvédère impressionnant, balcon de roche et de prairies avancé sur la plaine, d'où se découvrent les vastes perspectives qui vont du Bietschhorn à la chaîne du Mont-Blanc.

Laissons-nous glisser jusqu'à la plaine. Les pins montent à notre rencontre ; pas à pas, on remarque que la flore change.

Voici la vigne, la plus haute vigne qui vient à nous avec ses grappes jusqu'à 800 mètres d'altitude ; voici Bramois, dans son immense verger qui se nourrit des alluvions de la Borgne, des terres arrachées au Val d'Hérens... La Borgne va se perdre dans le Rhône, à deux kilomètres d'ici, repoussant le Rhône vers la rive nord, l'acculant au rocher de Tourbillon qui le renvoie vers le sud.

Et de nouveau, nous levons les yeux sur Valère, la merveilleuse église sur son socle de roche grise. Notre boucle est bouclée. Notre voyage en car est terminé. Mais c'est l'autre voyage qui commence...

L'autre, c'est le voyage de notre imagination. Nous n'avons pas quitté la route, mais maintenant plus rien ne nous arrête. Les yeux fermés, nous entrons dans les chalets, nous conversons avec les hommes, nous partageons leurs travaux, suivons les petits chemins qui montent aux mayens et aux alpages... Ces voyages que l'on fait en rêve nous portent sans fatigue et tout au long de l'année au cœur d'un merveilleux pays.



Evolène

LE TRAVAIL A DOMICILE

Pendant des siècles, ces vallées ont vécu strictement du produit de leur propre travail. L'homme, ici, semait son blé, le broyait à son propre moulin, faisait lui-même son pain au four banal dont on voit encore les ruines au milieu du village. Non loin du hameau, était la chenevière où chacun possédait un petit bout de terre où mûrissait le chanvre. Avant l'arrivée de la route, donc de la roue, les paysans du Val d'Hérens s'habillaient de toile et de drap faits chez eux. On mettait les longues tiges de chanvre à rouir dans l'étang ; on le broyait sur les « brèches », on filait la fibre, on tissait la toile à la maison. Dans chaque village tout au moins, il y avait un métier à tisser. C'était là surtout travail de femmes. Au printemps, on voyait, mis à sécher sur les prés, le « coupon » de toile neuve dans lequel on allait tailler des draps de lit, des sous-vêtements et, dans les pièces les plus grossières, les « balins » qui servaient à envelopper le foin que l'on charge ensuite sur le mulet. Les draps de lit étaient sans doute un peu rêches ; ils duraient des générations...

Il en était de même pour le drap. Chacun possédait quelques moutons. On n'eût pas imaginé qu'il pût en être autrement. Les tontes avaient lieu deux fois l'an, au printemps, après l'hivernage, et l'automne, quand les troupeaux descendaient de l'alpage. On allait laver la laine au ruisseau, on la faisait sécher puis, l'hiver, on la filait. Le rouet régnait dans chaque chambre familiale. Les veillées de l'hiver, en particulier, étaient bercées par son chant monotone. Douce musique accompagnant les récits du grand-père. Ce n'est pas là une image idéalisée de la vie, mais la simple réalité.

De ce fil blanc, noir ou roux, on faisait d'abord chaussettes et maillots. On faisait aussi le drap, un drap fin, pour les dimanches, un drap plus rude, pour les habits de tous les jours. On n'achetait pas d'étoffe. Même la cravate des hommes était tricotée. Ce que l'on voit du reste encore à Hérérence.

On n'achetait pas non plus de souliers. L'automne, on faisait boucherie ; les neiges de novembre, au jardin, se tei-

gnaient du sang d'un porc et d'une vache. La peau de la vache était apportée à Sion, chez le tanneur. Le tanneur rendait un beau cuir solide, dur à souhait, dans lequel le cordonnier taillait les chaussures de la famille. Pour les souliers fins, on avait la « vachette » ou peau de veau, beaucoup plus souple. On découpait dans la vachette les attaches de souliers et les ceintures.

Restait le chapeau. Les femmes tressaient la paille elles-mêmes. On les rencontrait sur les chemins en train de glisser les unes sous les autres sept tiges de seigle. Les jolies tresses disposées avec art devenaient chapeau qu'on recouvrait en partie d'étoffe, dont on amidonnait la coiffe. On achetait seulement un ruban de soie qu'on épinglait, plis sur plis, autour de la coiffe.

On se nourrissait, on s'habillait de ses propres produits. De même, on avait ses propres instruments. Chacun savait confectonner un râteau avec ses dents de frêne, une hotte, avec des lanières d'écorce, en frêne également, un trident de bois. C'étaient là des occupations des soirs d'hiver et des longues journées où l'on ne pouvait guère sortir de la maison. En bois, les cuillères, creusées par le tourneur dans un morceau d'arolle, et souvent les assiettes. Puis il y avait toute cette vaisselle que réclame le lait : seille, brante, « émine » ; et les ustensiles de la cave, fustes, tonnelets, barils, tonneaux. Tout cela sortait des mains des « boisseliers » qui savaient ajuster les douves des barattes à beurre avec une précision remarquable. Ils aimaient à alterner mélèze rouge et mélèze blanc afin d'obtenir des objets aux jolis dessins.

Et n'omettons pas les *artistes*, ceux qui sculptaient les crucifix, taillaient dans un morceau d'arolle d'humbles statues dont la naïveté n'a pas fini de nous émouvoir. Chaque maison, chaque chambre possédait son petit « oratoire » où l'on voyait la Vierge et les saints. C'est devant ces images que l'on s'agenouillait pour la prière du soir.

Tout cela se faisait à domicile, souvent à temps perdu ; d'obscurs poètes ciselaient au couteau de poche, dans l'arolle ou le mélèze, les images primitives de leurs rêves. Nous avons hérité de ces objets délicieux qui firent, malheureusement, la fortune des antiquaires.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, il y a dans nos villages des magasins, des boulangeries, des boucheries, des merceries. On y trouve pratiquement tout ce qui se vend en ville. Nous ne vivons plus en circuit fermé. L'argent roule ici comme ailleurs, entraînant dans sa ronde toutes sortes d'échanges qui n'ont plus rien de commun avec le troc. Et néanmoins, il est juste de constater que les villages, certains villages du moins, conservent une certaine autonomie de production qui confère à leur existence un caractère particulier.

C'est le cas surtout pour Evolène. Ce qui frappe le voyageur quand il arrive à Evolène, c'est de voir que la plupart des indigènes s'y habillent encore comme « au vieux temps », et leurs costumes ne sont en effet guère différents des costumes que l'on portait il y a quelques siècles. Grandes robes brunes des femmes, amples et magnifiques, chapeaux de paille recouverts de velours, à la calotte amidonnée, souliers fabriqués au village, souvent. Et même les hommes portent encore le « rochèté », c'est-à-dire le pantalon et la veste de gros drap brun ou roux, tissé sur place, roué sur place, foulé sur place... Il y a encore des troupeaux de moutons dans les villages, des métiers à tisser et des tailleurs locaux. La pâle confection n'a pas étouffé ici le goût de la belle matière presque inusable qui donnait à chacun le sentiment de la pérennité.

De même, les boisseliers de Saint-Martin sont encore actifs. Sur les marchés de Sion, ils vont vendre les brantes à vendanges, et les seilles dont on use, il est vrai, de moins en moins, et les barils de genièvre qui conservent le vin si frais. Modeste industrie sans doute ; mais enfin elle existe et prolonge parmi nous les images du temps passé.

On s'est mis à fabriquer aussi des tapis, des nappes, divers objets de métal ou de bois adaptés aux besoins d'aujourd'hui : lampadaires, piolets, etc. On sculpte encore les bahuts chez certains artistes villageois ; les charpentiers, quand les architectes ne les contrarient pas trop, construisent encore les chalets en gros madriers de mélèze. Et ils inscrivent sur les poutres faîtières, avec le nom du propriétaire, une sentence où se marque une sagesse aussi vieille que le monde.

La pénurie momentanée de main d'œuvre arrache la plupart des hommes valides de leurs villages presque toute l'année, et les produits des petits métiers locaux sont remplacés par des articles d'importation. Mais il suffira d'un rétablissement d'équilibre sur le marché du travail pour que l'on voie renaître d'humbles petites industries villageoises où l'âme d'une race marquera son empreinte. Tant que ni le patois, ni le costume ne disparaîtront, il ne faut pas craindre pour l'originalité d'un pays.